

RAPPORT SUR L'EQUIPE AUBRET

Capt. G. Marchant (GB)
Lt. J. Telmon (FR)
Sgt. I. Hooker (GB)

Nous sommes partis à 17h le 11 août 1944 en direction de l'aérodrome HARRINGTON à 150 miles de là. Après un repas excellent, nous avons regardé quelques films puisque nous ne devions pas nous envoler avant 0h 15.

Tout le monde était extrêmement aimable, surtout J/cmdr. DAVENPORT qui nous avait accompagné depuis Londres. On remplissait nos bouteilles de rhum, on nous pressait de prendre des cigarettes et comme nous étions les premiers "Jods" à partir en civil, on nous photographiait à chaque étape de notre préparation. Le navigateur de l'appareil nous montra son plan de vol, nous saluâmes le pilote et à 0h 15 pile nous nous envolâmes.

L'efficacité de cet équipage de bombardier américain libérateur ne laissait rien à désirer. A tout moment du vol, nous savions où nous étions et nous avions une totale confiance dans le sergent dispatcher qui nous avait donné les ordres à exactement 0h 15. Nous avons atterri sans encombre bien que la descente m'eût semblé un peu plus rapide que d'habitude et c'est le Major Armand (Spiritualiste) en personne, qui vint à notre rencontre sur le terrain (près de LA PLESSIS BELLEVILLE). Nous avons marché jusqu'à St. PATHUS avec le Major pendant que le reste du comité d'accueil s'occupait des containers et des paquets parachutés par l'autre bombardier libérateur qui nous avait accompagné cette nuit-là. Il n'y avait aucun allemand aux alentours, les plus près étant à Montge, un terrain d'aviation de chasse.

Nous avons suivi le Major Armand jusqu'à la maison de M. LERIDAN où nous avons mangé, discuté et bu du champagne jusqu'au petit matin. LERIDAN était le chef de la résistance de ce secteur et avait organisé son village de St PATHUS (de quelques 200 habitants) en un comité d'accueil efficace.

La nuit du 12 août nous sommes allés prudemment en vélo jusqu'au village voisin de FORFRY. Le couvre-feu était à 21h 30 et toute personne prise par les allemands après cette heure risquait fort de se faire tuer. A FORFRY, nous sommes allés à la maison sûre de M.FLECHENER, un mécanicien, qui vivait avec sa mère et sa petite fille. Cette maison était propre et confortable ce qui était une bonne chose, car le lendemain le Sgt. HOOKER eut une légère attaque d'oreillons. Comme il n'y avait pas d'allemands dans le village nous fixâmes une antenne à un poirier si bien que le malade put travailler de son lit.

PARIS

Le 14 août, avec l'accord de Londres, il fut décidé que les Capitaines MARCHANT et TELMON devaient partir pour PARIS et sa banlieue est où le Major ARMAND avait réussi à recruter une force potentielle de 1500 hommes.

A ce stade du rapport, il faut expliquer que l'agglomération fortement urbanisée des banlieues parisiennes convenait bien mieux aux tactiques de guérilla que la campagne vallonnée et peu boisée de SEINE-ET-MARNE laissée nue après la récolte du blé. Londres fut averti que ces 1500 hommes pouvaient être, si nécessaire, transférés dans le secteur de MEAUX mais lors de notre briefing nous fûmes faussement informés que ce Maquis était déjà dans les environs de MEAUX, ce que Londres ne démentit jamais.

Le Capt. MARCHANT resta à Paris avec le Major ARMAND et put se déplacer librement. On lui donna des papiers espagnols car son accent français n'était pas assez bon pour qu'on le prenne pour un français. Tous les jours, il allait en vélo jusqu'à un garage sur le boulevard YSER où il donnait des cours de sabotage à des groupes divers d'hommes dont un certain nombre de gendarmes en uniformes. C'est ainsi que chaque nuit on plaçait des charges pour faire dérailler les trains.

Le Capt. TELMON étant français, fut d'une aide inestimable en tant qu'officier de liaison au sein de ces centaines d'hommes. On lui donna des papiers, une mobylette et l'autorité nécessaire ce qui lui permit d'aller partout. Il alla plusieurs fois à FORFRY et garda le contact avec le Capt. MARCHANT.

Beaucoup de choses pourraient être écrites sur la situation à Paris à cette époque (14-21 août). Pas d'électricité, couvre-feu à 14h, batailles de rue la nuit, rumeurs et contre-rumeurs, exécutions en masse dans le Bois de Boulogne, tels sont les événements les plus marquants. Des grenades étaient jetées sur toutes les maisons qui brandissaient le drapeau français et nombres de personnes étaient fusillées dans la rue pour avoir défié l'ordre du couvre-feu. Dans les restaurants, il n'y avait pas de pénurie de nourriture ni de vin. On pouvait manger bien mieux qu'à Londres - mais à un certain prix. Un déjeuner composé de hors d'oeuvres, Chateaubriand, Camembert et pêches pour trois personnes coûtait environ 4000 Francs. Néanmoins, tous les restaurants étaient bondés.

Le 21 août, il fut décidé d'un commun accord qu'il était temps de quitter Paris et de regagner la région de MEAUX. Il était devenu très difficile de se déplacer; deux de nos cousins avaient déjà disparus entre PARIS et ST. PATHUS. Les allemands battaient en retraite sur toutes les routes menant à PARIS et la Gestapo surveillait de près tous les déplacements de civils.

RETOUR DANS LA REGION DE MEAUX

Le 21 août, les Capt. MARCHANT et BLAISE (l'opérateur radio d'Armand) regagnèrent ST. PATHUS en vélo à 45 Kms de Paris. Après l'avoir échappée belle à plusieurs reprises il arrivèrent à ST. PATHUS en ayant parcouru un total de 75 Kms.

Le 22 août, 250 SS et Schutzpolizei allemands entrèrent dans ST. PATHUS ainsi que 150 soldats de la Wehrmacht dans FORFRY où se trouvaient le Capt. MARCHANT et les SGT. HOOKER. Les transmissions sans fil devinrent difficiles d'autant plus que les allemands avaient déjà fouillé un village à la recherche d'un poste émetteur. Nous avions le sentiment d'avoir été D/F'd et Londres dut nous excuser d'apparaître sur la liaison d'urgence pour éviter d'utiliser notre fréquence habituelle.

Au fond du jardin, derrière la maison, le sol formait une crête à 200 yards de laquelle les allemands établirent un poste d'observation A.A gardé par deux hommes avec une "M.G" et des jumelles. Nous nous rappellerons toujours l'une des transmissions faite de ce jardin. Les allemands ne pouvaient pas voir le transmetteur qui leur était caché par un pommier mais ils pouvaient nous voir essayer de fixer l'antenne qui n'arrêtait pas de tomber du poirier. Londres ne nous recevait que Q.S.A.2 et la transmission prolongée prit plus d'une heure. Etant donné la présence des allemands Londres fut informé qu'aucun matériel ne pouvait être reçu pour le moment.

Le 24 août, les allemands quittèrent ST. PATHUS et FORFRY aussi vite qu'ils y étaient venus ce qui permit à tout le monde de respirer plus librement. Nous envoyâmes des messages à Londres confirmant que "ZAGIER" pouvait à nouveau fonctionner et nous chargeâmes les batteries Eureka et S-phone en préparation pour une réception "interlune". Nous disposions d'environ 300 hommes armés mais avec plus d'équipement nous pouvions en utiliser 700 autres sur place.

Les allemands battaient en retraite dans notre secteur si rapidement que d'ici à ce que les armes et/ou les troupes S.A.S nous arrivent, il aurait bien pu ne rester aucun allemand à combattre. Curieusement Londres hésitait à nous envoyer des armes pendant la période "interlune" bien que nous ayons répété dans plusieurs messages que "EUREKA ASPERGE DE RIGOBERT" et les deux téléphones-S marchaient bien.

Le 25 août le Major ARMAND prit l'initiative et donna l'ordre de prendre le Maquis. A cette période, les routes n'étaient pas sillonnées par les allemands et la côte semblait relativement sans dangers. Presque en même temps, il reçut un message de Londres lui conseillant de ne pas donner d'ordre avant d'avoir reçu leur accord. Il demanda alors au Capt. MARCHANT si il devait annuler ses ordres, ce qui ne lui fut pas conseillé tant cela risquait de causer la confusion. Le 26 août, nous mirent nos uniformes pour la première fois depuis notre arrivée et nous attendîmes l'arrivée des hommes du Capt. TELMON retardés du fait de la présence d'unités de Panzers allemands sur la route. Il était clair que le Major ARMAND souhaitait que les hommes arrivent la nuit par camions et en utilisant des routes

différentes. Les ordres étaient d'éviter toute action offensive envers les allemands pendant la route.

LA BATAILLE DU 27 AOÛT

Après une nuit dans les bois, à 9h 00 le 27 août nous fûmes informés qu'un convoi de 20 véhicules était arrivé à ST. PATHUS. Le voyage depuis Paris n'avait pas été sans encombres car le convoi avait dû combattre une petite colonne allemande. De nombreux allemands furent tués, 40 OR et 3 officiers capturés et le Maquis n'eut qu'une victime et 3 blessés - bilan satisfaisant malgré le moment inopportun de l'action.

À 9h 30 la majorité du convoi était installée le long d'une route en contrebas et en bordure d'un lac dans la forêt de ROUGEMONT entre OISSERY et FORFRY. Cette position n'était pas insensée pour une défense organisée puisqu'au sud il y avait le lac et tout autour le terrain très légèrement incliné qui, dans le cas, d'une attaque permettait de distinguer les silhouettes se découpant à l'horizon des champs dénudés. À l'ouest, il y avait une forêt dense et à l'est un sol marécageux qui rendait l'accès des A.F.V impossible excepté par la route en contrebas mentionnée plus haut.

Malheureusement, il n'y eut pas le temps nécessaire pour organiser la défense adéquate. Deux véhicules du convoi furent attaqués par une voiture blindée allemande alors qu'elles traversaient OISSERY. Au même moment, un char léger attaqua au nord ceux qui étaient déjà arrivés. Toutes les armes étaient encore chargées dans les camions et personne ne savait plus bien où tout se trouvait. Seuls deux "Brens" étaient encore en état de marche, deux autres étaient bloqués comme s'ils sortaient d'usine. Il y avait 4 "piats" avec 12 bombes mais personne à l'exception des 3 "Jodburghs" ne connaissait leur fonctionnement. Il fallut donner des cours sur le maniement de cette arme ainsi que sur l'amorçage et la mise en place des mines anti-char à l'extrémité ouest de notre position. Ceci fut aussi empêché par un véhicule qui prit position à cheval sur la route en contrebas occupant ainsi la haute rive jusqu'au lac.

Les premières escarmouches durèrent presque une heure après quoi il y eut un arrêt de 20 minutes. Nos pertes s'élevèrent à deux tués et cinq blessés à l'issue de cette première attaque. Un des blessés avait eu sa mâchoire brisée par un "piat" source d'une autre blessure mineure quelque temps plus tard.

Pendant ces 20 minutes il fut décidé que la seule solution était de se disperser. Il fallut présenter des fronts à l'arrivée de troupes S.S et de deux autres chars, l'un desquels nous bombardait depuis l'autre côté du lac. L'unique possibilité de retraite se trouvait à l'est à travers une petite forêt et après le long du lit du ruisseau qui s'écoulait du lac. Si tout le monde s'était retiré en même temps, les allemands auraient encerclé le ruisseau et il n'y aurait sans eu aucun survivants.

A 12h 30, il fut décidé que notre position était intenable car, en plus des bombardements, un troisième char allemand, arrivant de l'ouest, s'était approché le long de la route en contrebas. Bien que contraint par les mines de rester à distance, il rendit la situation plutôt explosive par ses tirs d'enfilade. L'ordre de "sauve qui peut" fut donné et tout le monde se dirigea vers un petit bois à l'est y compris les 40 prisonniers allemands qui avaient alors capturé leurs gardiens français à qui ils avaient promis la vie sauve.

La fuite du Capt. Marchant fut barrée par trois hommes si bien qu'il s'enfuya dans la direction opposée. Les tirs qui provenaient du char allemand mirent fin à tout espoir de poursuite. Il plongea derrière un des camions arrêtés et y resta pendant huit heures et demi caché par des joncs en bordure du lac. Les allemands devaient penser qu'il restait des survivants dans le lac car, plus tard, ils le mitraillèrent des deux côtés et juste à la surface de l'eau.

A 22h 30, le Capitaine Marchant sortit du lac, traversa la route en contrebas à plat ventre et atteignit la rive opposée. A 25 mètres de lui, à droite dans la forêt se trouvait un char allemand. Les intentions des allemands étaient claires. Ils avaient mis le feu à toutes les fermes et aux meules de foin dans un rayon de 3 kilomètres. Tous ceux qui sortaient du bois étaient immédiatement repérés à l'horizon. Le blé n'offrait aucune couverture. Le Capt. Marchant avança à quatre pattes pendant cinq heures pour éviter les tirs les plus vifs puis se releva et marcha encore seize kilomètres au compas en direction du nord jusqu'à MANTEUIL où il se réfugia dans une ferme. La nuit suivante (28-29), il retourna à FORFRY à la recherche de nouvelles.

Le 30, les patrouilles américaines entrèrent dans FORFRY et le même jour le Sgt. Hooker quitta Paris en jeep pour retrouver le Capt. Marchant.

Nous retournâmes sur Paris et de là en Normandie puis prîmes l'avion pour l'Angleterre.

Les pertes officielles pour cette action s'élevèrent à 86 victimes. Les allemands tuèrent tous nos prisonniers et blessés dont une infirmière et brûlèrent tous les corps. Les pertes allemandes se montèrent à 45 victimes.

Le Capt. TELMON fut tué par un obus tiré par un char Tiger alors qu'il aidait une autre infirmière à s'échapper le long du lit du ruisseau mentionné plus haut.

Nous voudrions manifester notre gratitude pour l'aide qui nous a été donnée par tous les membres de la communauté française qui nous ont secouru au péril de leurs propres vies et de celles de leurs familles. Si un nom devait être mentionné, ce serait celui de Mr LERIDAN de ST. PATHUS qui fut pendant quatre